

Notes de lecture et parutions

Notes de lecture

Dan FERRAND-BECHMANN, *Les bénévoles face au cancer*, Paris, Desclée de Brouwer, 2011, 246 p.

Sortir de « l'ombre bénévole » tel est l'objectif affiché par Dan Ferrand-Bechmann, professeur de sociologie émérite à l'université Paris 8. En effet, si l'évolution de l'activité bénévole est patente et nécessaire, les bénévoles apparaissent comme les acteurs d'un théâtre d'ombres dans lequel on perçoit insuffisamment encore leur travail et leur utilité. Tout se passe comme si (p. 9) « les sciences humaines et sociales ont étudié la question de la maladie, des malades, des médecins sans apercevoir ni les bénévoles, ni le travail des associations, ni leur impact ». Si l'ouvrage, issu d'une recherche financée par la Ligue nationale contre le cancer, peut apparaître trop souvent – et c'est volontaire – comme un plaidoyer pour le bénévolat, il est aussi et surtout une remarquable succession de caractérisations de l'engagement bénévole (proposée en cinq parties autour : de la maladie, des structures associatives à son chevet, des motivations des bénévoles, de leurs pratiques et enfin du lien avec les soignants) avec de larges extraits des entretiens non-directifs réalisés en France et à l'étranger pour « recueillir [auprès de tous les acteurs concernés] ces morceaux d'histoires de vie » (p. 121), y compris dans les hésitations et les émotions (reprise volontaire de l'auteur du discours parlé, p. 14). Pour aller vite, on peut résumer le propos à trois questions ou mises en perspectives sur/de cet engagement face au cancer :

qui relie-t-il, comment se structure-t-il et que produit-il ?

Première question, essentielle, celle des relations entre le bénévole et le malade dans des espaces spécifiques, en interaction avec des professionnels, et un constat (p. 20) « les uns et les autres n'ont pas toujours une vision juste de ce que fait l'autre et de la raison de sa présence ». Les bénévoles sont donc situés dans leurs actions et leurs rôles, mais aussi leurs distances – proximités (p. 126) ou complémentarités (p. 191) – avec le malade, sa famille et le personnel soignant ; des « bénévoles [qui] n'ont pour salaire qu'une récompense symbolique : le sentiment d'être reconnu et d'avoir une utilité » (p.33) et (p. 169) le risque existe que « les institutions utilisent les bénévoles pour faire des économies ». Leur engagement produit (p. 80) un « bien collectif non mesurable par les indices et indicateurs classiques », car il s'agit d'accompagner sur des durées variables l'évolution d'une maladie ou, dans des circonstances chaque fois uniques, les derniers instants d'une vie.

Seconde caractérisation, décrire le champ d'intervention et d'action des bénévoles face au cancer ; ceci passe par une typologie des associations selon leurs spécificités (e.g. généraliste, dans la lutte contre la maladie en général, ou des pathologies spécifiques en particulier) , par celle des groupes constitués en leur sein (de parole, d'entraide, de convivialité, pp. 75-79) et des modes d'action et des motivations des bénévoles (les éléments déclencheurs, les ruptures subies, les logiques militante ou spirituelle car pour beaucoup ils ont – ou l'un de leurs proches – été malades du cancer). Ainsi (p. 36) « le bénévolat est [il] de l'ordre de la bonne volonté, de

l'honneur, de la charité, du dévouement, du *care*, mais aussi de la solidarité, de l'entraide. Il découle de liens ni biologiques, ni de voisinage, ni amicaux, ni professionnels, mais d'interactions choisies ». Se pose dès lors la question de la sélection, indispensable, car elle permet de ne pas « embaucher des bénévoles qui seraient «toxiques pour eux-mêmes, pour les malades et pour les autres bénévoles » ; et, à sa suite, celle de la formation (p. 173 et p. 186), qui offre une « garantie pour le personnel soignant et permet de combattre l'amateurisme ». Ceci est d'autant plus important que les patients, eux aussi, mobilisent de nouvelles expertises et réclament différentes reconnaissances, depuis le patient expérimentateur jusqu'au patient-expert (p. 202).

Troisième caractérisation, leurs domaines d'action qui sont principalement : l'écoute et la présence ; le *care* et les services concrets ; la gestion associative (administration ou responsabilités dans le bureau, etc.) et le travail de prévention. Entre bénévoles et militants, on cumule fréquemment plusieurs actions : « Les premiers ne se mobilisent pas pour le projet de l'association ou pour changer une situation, ici liée à la maladie. Les seconds n'interviennent pas auprès des malades, leur but est politique » (p. 133). L'auteur compare aussi (pp. 176 et 190) ces domaines d'action, dans une culture bien française, – et ceci mériterait un plus large développement – avec des exemples étrangers où la division du travail est autre, parce que les bénévoles sont « autorisés » à accomplir des tâches très matérielles qui allègent les emplois du temps des salariés.

En conclusion, même si la tonalité reste largement entre empathie, éloge et compassion, on apprend beaucoup sur

l'engagement bénévole dans cet ouvrage, que l'auteur consacre également « à un public extra-universitaire » (p. 11). Pour les sciences de l'information et de la communication, le travail d'enquête sociologique mené par Dan Ferrand-Bechmann pourrait, entre autres, servir des recherches sur la communication interpersonnelle dans une relation d'aide ou de soin, qui impose un tout autre rythme et cadre d'interaction face à « l'atomisation et la fragmentation des temps médicaux » (p. 63) ; ou encore sur la place (p. 204) de l'Internet comme « amplificateur puissant de nouvelles pratiques concernant l'information des malades » ; et, avec elles, l'analyse des « nouveaux savoirs » qui circulent entre soigné et soignant et les expressions/représentations d'un patient au contact de la maladie.

Vincent MEYER

Professeur des universités, Centre de
recherche sur les médiations (EA 3476)
Université de Lorraine, France
Vincent.meyer@univ-lorraine.fr

Sandu FRUNZA, *Comunicare etica si
responsabilitate sociala (Communication
éthique et responsabilité sociale)*,
Bucarest, Tritonic, 2011, 208 p.

I would sum up the ideas in Sandu
Frunză's latest book, *Ethical
Communication and Social
Responsibility*, in a synthetic formula that
envelops the entire arsenal of ideas put
into play under the title: *Searching for the*

*public good: notes for a relational ethics*¹ (an ethics which, in just a few lines, Sandu Frunză calls minimalist). Three specifications are necessary: first of all, beside a few direct references that I will come back to and which in fact make possible the present interpretation, Sandu Frunză does not call his own perspective “relational ethics”; secondly, such concept follows the postmodern way of thinking and especially the “ethics of goods” as Vattimo presents it and Sandu Frunză adopts it in his own vision; finally, this is the kind of concept that clearly stands out due to the considerable emphasis the author stresses on *relation* as a fundamental element of ethics, that is based between two entities when entering communication (regardless of the status of the two entities: individuals, groups, organizations, societies etc.). Therefore, relational ethics, the one we depict in Sandu Frunză’s argumentation, aims, on the one hand, at abandoning the strong ideas postulated by theological (or metaphysical) thinking and, on the other hand, at enforcing the relation, the communication, the dialogue regarding the construction of ethics. All these actually have a link that supports them, enforcing them naturally: searching for the public good. Summing up, I state that the absolute thesis of the work at hand empowers the idea that we should understand ethics as a process of dialogue, based on tradition, which has in sight the continuous, procedural search for the public good. As long as Sandu

Frunză’s direct analysis are about problems such as the institutionalization of ethics, deontological codes in professional practices, ethics – specific element of public relations, social responsibility and the globalization of communication, ethical responsibility and public action, ethical expertise and responsibility in the health care system etc., it is all about the search for the public good. The simple itemizing of the problems under discussion imposes, firstly, the necessity of an operational concept towards which all these aim in a teleological manner and which can be summed up by the idea of the public good, and also, secondly, the necessity to cut out the median space, of the relation, of the dialogue as a defining element to understanding ethics.

Of course, this book is not a treaty of philosophical ethics; it does not intend to impose directional concepts and does not aim at solving abstract ethical dilemmas. On the contrary, its undertaking is restrictive but, for that exact reason, operational. Thus, this book is built in three parts (1. *Communication and Deontology*, 2. *Ethics of Public Relations. Two Perspectives on Ethics and PR* and 3. *The Social Responsibility of Organizations*) which, although may be read separately (each chapter answers to a well restricted issue), fragmentarily but directly impose a relational or minimal ethics regarding the public good.

The fundament this kind of ethics can be based on lies, as Sandu Frunză sees it, in a sort of “cultural transcendence, presented especially under the form of the transcendence that tradition brings along” (p.22). The call to tradition is in fact the only fixed mark that Sandu Frunză imposes in the field of ethics. But, it is the case of a mark determined by the

¹ This paper has been developed as part of the Society Based on Knowledge – Research, Debates, Perspectives project co-financed by the European Union and the Government of Romania from the European Social Fund through the Sectorial Operational Programme Development of Human Resources 2007-2013, ID 56815.

understanding of the fact that “to be ethical is to be a relational individual that acts according to the ethics of the community one is part of and who permanently sets into motion the mechanism of reciprocity regarding the respect and the recognition of the dignity and value of the other, seen as distinct or similar” (p. 22). *Tradition and relation*, here are the defining elements of minimal (or relational) ethics, absolutely necessary frames when we naturally desire the public good.

This kind of conceptualization, however abstract it may seem, solves objective, intrinsic problems that are raised by the dynamics of contemporary, postmodern and post-industrial society, seen as society of communication. “Ethical communication” as well as “social responsibility” are not, according to Sandu Frunză, abstract concepts or ideational constructions necessary for the academic game closed up in unreal “ivory towers”. On the contrary, his undertaking aims for the objective plan of human existence.

Consequently, the way we could build an ethics of social responsibility in the context of generalized communication, or, backwards, the way ethical communication can produce a space of social responsibility, are the issues in terms of which Sandu Frunză works in the fields of communication, public relation and organizational sciences. The proximate genre under which all these fields may be reunited, without paying attention to the specific differences, is the direct action upon the public space. This is where Sandu Frunză’s interest and the necessity to postulate a minimal ethics intervene. The manner in which we implicitly understand this particular type of action as that of communication, imposes

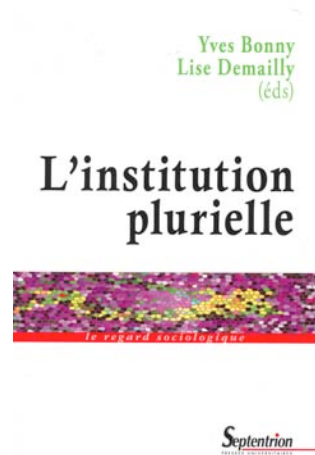
the responsabilization of the acting agents as well as the responsibility of the conveyed message (more often ambushed by the traps of manipulation and propaganda). This is the reason why Sandu Frunză pleads for the necessity of deontological codes in professional practices particular to communication sciences. Beyond the internal necessities which demand deontological codes – inside media trusts (the relation between journalist and employer), inside PR (as a distinct field), inside organizations (the relation between PR specialist and management structures) – in fact, Sandu Frunză sees these as necessary instruments in the ethical construction of the public space. The responsabilization of the agents of communicational action (through the institutionalization of ethics) leads, although indirectly, to social responsibility. How can we understand the relation between PR specialists and journalists, or inside the journalist profession, between the editorial requirements and each person’s subjective values, or, between journalists and the public they serve, or, even farther, between organizations aiming towards profit and the requirements of consumers? Even more, how could we understand PR (the central subject of Sandu Frunză’s analysis) in a broader sense than just as “mediation structure between organizations and their public”, “active factor in social transformation, in the changing of mentalities and renewing institutional and cultural practices” as well as active participant in “the social construction of meaning” or as “factor of social modernization” without implying a minimal ethics.

This book is about the continuous search for the public good within public space as inhabitable space where the interests of

media trusts, public or private organizations and the needs and desires of the human subject merge together. A continuous negotiation between aspirations as diverse could not be postulated without implying a minimal ethics with a mediator role. An ethics required by each participant within the public space. And it is not about an utopist perspective, but on the contrary, a perspective as practical as it gets. In a way, Sandu Frunzã pays forward Peter Singer's adagio as per which "any person who thinks about *what they should or shouldn't do* is, consciously or not, involved in ethics" and tries, while searching for the public good, to give us the necessary elements for a relational ethics.

Catalin BOBB
Docteur, Académie Roumaine, Roumanie
catalinbobb@yahoo.com

Parutions



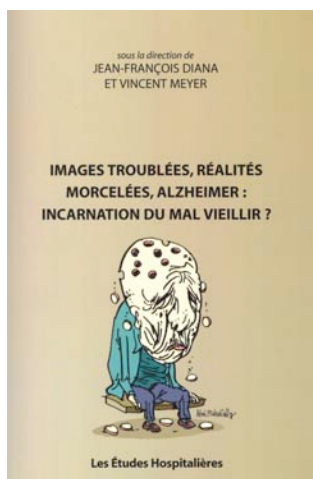
Yves BONNY, Lise DEMAILLY (éds),
L'institution plurielle, Presses
Universitaires du Septentrion, Villeneuve
d'Ascq, 2012, 177 p.

MÉDIAS ET OPINION PUBLIQUE

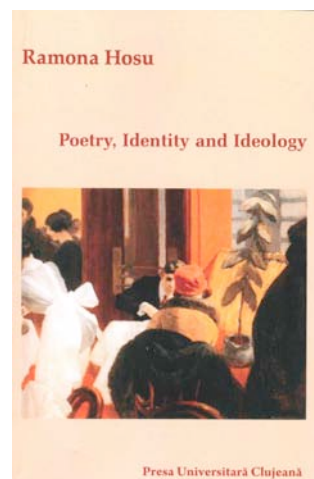


Les Essentiels d'HERMÈS
CNRS ÉDITIONS

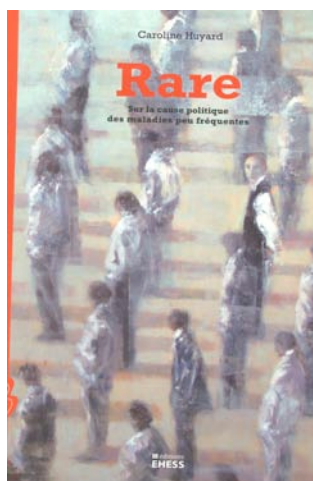
Arnaud MERCIER (coord.), *Médias et
opinion publique*, coll. Les Essentiels
d'Hermès, CNRS Editions, Paris, 2012,
175 p.



Jean-François DIANA, Vincent MEYER (coord.), *Images troubles, réalités morcelées, Alzheimer : incarnation du mal vieillir ?*, Les Etudes Hospitalières, Bordeaux, 2012, 163 p.



Ramona HOSU, *Poetry, Identity and Ideology*, Presa Universitara Clujana, Cluj 2012, 297 p.



Caroline HUYARD, *Rare : sur la cause politique des maladies peu fréquentes*, Editions EHESS, Paris, 2012, 251 p



Ulrike KRAMPL, *Les secrets des faux sorciers*, Editions EHESS, Paris, 2011, 302 p.